

Tomber amoureux à Pékin

Le Courrier / Maxime Maillard / 08.09.2017



Wen au début des années 1960, au Palais d'été, à Pékin.
JEAN-FRANCOIS BILLETER

Jean-François Billeter entre en résonance avec sa femme Wen dans deux beaux textes. C'est aussi la Chine bucolique et fermée des années 1960 qui affleure.

Ce qui touche d'entrée dans *Une Rencontre à Pékin*, c'est la volonté de ne pas tricher, de jouer cartes sur table: «Cette rencontre a eu lieu il y a un demi-siècle. Je ne l'ai pas racontée jusqu'à ce jour parce que je ne savais pas comment m'y prendre», écrit Jean-François Billeter. Le sinologue avait jusqu'ici l'habitude de s'adresser à ses lecteurs sous la forme d'essais sur la pensée et la civilisation chinoises, soucieux de donner à relire des textes anciens (Tchouang-tseu), dans un esprit de rapprochement plutôt que d'éloignement.

Assumant la part manquante et lacunaire de ses propres souvenirs, le Genevois s'essaie au récit de soi, délaissant l'étoffe de l'exégète pour le dépouillement introspectif de l'homme, de l'aimant, du mari. Sa femme Wen est au cœur de deux livres sortis chez le fidèle éditeur Allia. Disparue en 2012 suite à une attaque cérébrale, elle retrouve vie et jeunesse dans *Une Rencontre à Pékin*, qui raconte les prémises, l'union et l'évasion d'un amour périlleux dans la Chine des années 1960. Quant à *Une autre Aurélia* – clin d'œil au récit de rêve sublimé de Gérard de Nerval – il rassemble notes et observations récentes sur l'expérience intérieure du deuil. Car les grands bouleversements intimes «nous apprennent de quoi nous sommes faits», écrit l'auteur.

Cité séculaire, alors sans autos

Après des études de lettres à Genève et une année de chinois à l'Institut des langues orientales de Paris, François Billeter obtient une bourse et part pour Pékin par le Transsibérien. Début septembre 1963 – deux ans seulement après la grande famine –, il entre avec lenteur dans la capitale séculaire, «sorte de village aux ruelles de terre battue, bordées de murs de brique grise, protégées du soleil par la frondaison d'arbres plantés dans les cours». Le décor, pittoresque, est posé et émeut en regard de l'image

d'une mégapole aujourd'hui saturée – «cette capitale qui fut l'une des plus belle de l'histoire n'a plus de visage».

Lointaine par son archaïsme bucolique, son mode de vie frugal et strictement égalitaire, par son hermétisme politique et culturel, la Chine d'alors fait l'effet d'un mirage. A 20h, Pékin dort; les téléphones sont rares et tout est fait pour que l'étranger ne puisse pas entrer en contact avec l'autochtone. Reste le petit cercle des ambassades. Le narrateur se rend un soir dans l'une d'elles, sur invitation d'une Saint-Galloise mariée à un certain Monsieur Li. Il y rencontre Wen, dont la féminité infiniment discrète le laisse quasiment sans impressions.

C'est pourtant le début d'une idylle encore informulée, pudique et rocambolesque, dans un environnement aux accents orwelliens, que Jean-François Billeter raconte. Pas de mise en spectacle de soi ou de recherche grandiloquente de style dans ce livre au rythme tranquille, à la force calme. Le ton se veut sobre, la démarche honnête, l'auteur préférant confier les failles de sa mémoire plutôt que de les combler par l'invention.

Une chose est sûre cependant: pour obtenir un rendez-vous avec sa promise, il se souvient recourir à des petits billets qu'il glisse dans un livre, sur une bicyclette laissée dans une cour, attendant en retour l'assurance d'une heure à laquelle téléphoner sans éveiller les soupçons. Car les dangers sont multiples: famille, policiers, commerçants, quidams. Seuls les lieux reculés, comme le Ravin des cerises ou les vastes vergers sur la route du Palais d'été leur offrent un peu de répit.

«Tout avait été prévu, par le régime, pour rendre une telle rencontre impossible – tout ou presque.» La Chine d'alors est en pleine ébullition; la Révolution culturelle de Mao se prépare dans une ambiance de paranoïa généralisée, obligeant les jeunes amants à redoubler de ruse et de diplomatie pour accéder au mariage, puis au départ hors de Chine.

Faire œuvre utile

Cinquante ans plus tard, le visage de Wen n'est plus. Le travail de la mémoire laisse place à l'auscultation de soi. Dans *Une autre Aurélia*, l'écriture se glisse dans le vide creusé par le manque, recueillant la succession des états qui prennent possession du corps de l'auteur. Notations et fragments révèlent une grande variété de nuances dans l'émotion: la douleur aiguë des premiers jours laisse parfois place à la joie de l'avoir côtoyée, choyée; aux larmes apaisantes de la remémoration succède l'effroi à la pensée que la séparation est bel et bien définitive. Puis viennent la fatigue, la peur d'oublier leur vie commune, et le désir aussi, après plusieurs semaines d'abandon dans la solitude, que la vie reprenne.

Contrairement au *Journal de deuil* de Roland Barthes (2009), qui avait été écrit pour soi, et n'était pas destiné à être lu par autrui, le livre de Jean-François Billeter relève d'une autre démarche. Il repose sur la conviction que chaque drame personnel abrite des enseignements d'une portée plus grande. Et que la connaissance de soi puisée dans l'épreuve de la perte d'un être cher, peut faire écho et œuvre utile.

Jean-François Billeter, *Une Rencontre à Pékin*, Ed. Allia, 160 pp.
Une autre Aurélia, 96 pp.